



## IDÉES

# « Les historiens ne sont pas

Le grand historien **Marc Ferro** vient de recevoir le prix Saint-Simon pour « Mes **histoires** parallèles » (Carnets Nord). Entretien.

PROPOS RECUEILLIS PAR FRANÇOIS-GUILLAUME LORRAIN

**D**e tous nos historiens il est la figure de proue. Pipe au bec, voix nasillarde aisément reconnaissable : le résultat de douze ans de télévision et d'« Histoires parallèles » passionnantes, où les archives françaises, allemandes, anglaises... étaient confrontées sur un même événement et au regard critique d'experts de toutes nationalités. A la croisée d'une histoire mise en scène et d'une histoire savante, d'une histoire traditionnelle et d'une nouvelle histoire qui problématise, Marc Ferro incarne une étonnante synthèse. Mais l'homme reste largement méconnu. Un livre d'entretiens qui vient d'obtenir le prix Saint-Simon (« Mes histoires parallèles », avec Isabelle Peyrat-Masson, éditions Carnets Nord), complété par un recueil de ses articles majeurs (« Autobiographie intellectuelle », avec Gérard Jorland, éditions Perrin), lève le voile sur un destin marqué très tôt par l'histoire : en 1940, sa mère, Netty Firman, est rappelée à sa judéité, avant d'être déportée à Auschwitz. En 1944, à l'âge de 20 ans, le jeune Ferro rejoint le maquis du Vercors. Conversation avec un esprit libre, vif et boulimique.

**Le Point : Comment vous est venue la passion de l'histoire ?**

**Marc Ferro :** Au début, il y a la curiosité d'un gamin. Quand j'ai obtenu mon certificat de natation, à 9 ans, j'ai demandé à ma mère l'atlas de Vidal de La Blache. A 12 ans, j'ai commencé à écrire une histoire de France à partir de la guerre de Cent Ans. J'aimais l'histoire comme un collectionneur. Jeune professeur, je mettais en scène les diverses versions des événements.

**Mais ce n'est pas encore être historien...**

Non. Ma conversion à une histoire analytique, critique, est venue avec l'Algérie, où j'ai été professeur entre 1948 et 1956, à Oran. Après cette expérience, où j'ai milité pour le rapprochement des communautés, j'ai voulu éclairer les gens, mettre fin à l'aveuglement. J'ai eu conscience qu'il fallait exercer une fonction citoyenne. Là-bas, j'avais parlé en classe de la « pacification » qui tentait de mettre fin aux incursions des nomades venus du Sud. Un élève me contredit : « Dans le Sud, on est bien plus malin. » J'ai réfléchi. Et j'ai compris qu'en effet les gens du Sud filaient sur leurs chameaux, sans qu'on puisse les coloniser... Chaque groupe social avait donc sa

vision de l'histoire. Cela m'a chaviré. Autre choc : le jour où un ami communiste avec qui je travaillais au Mouvement de la paix me rétorque, parce que je ne suivais pas son raisonnement : « Même ma Mauresque aurait compris. » « Même ma Mauresque »... Un communiste ! Les idées politiques ne comptaient donc pas, les mentalités l'emportaient sur le reste. Ces deux petits événements ont fait de moi un historien. Ils m'ont conduit vers la Russie. Je m'étais aperçu que les métropolitains ne comprenaient rien à la révolution algérienne, je voulais voir ce qu'on avait compris à la révolution russe.

**Et pourtant, vous aviez rencontré l'histoire bien plus tôt.**

**A 20 ans, vous êtes dans le maquis du Vercors : jeune licencié en géographie à Grenoble, on vous met aux cartes d'état-major...**

Sur le moment, la seule chose que j'ai comprise à la guerre, c'est qu'il fallait dire non aux Allemands. Pas à Vichy, car Vichy, on n'en parlait pas, c'était tabou. Les classifications postérieures sur les raisons de résister m'ont toujours semblé incongrues. Dans mon bataillon de chasseurs alpins, il y avait un boulanger, un instit, un ancien curé, des communistes, des non-communistes, mais on ne pensait qu'à une chose : buter les Allemands. On touche là à l'écart entre le témoin-acteur et l'historien. Voilà pourquoi je n'ai pas écrit sur le Vercors. J'en ai eu pourtant l'occasion après la guerre. Je ne voulais pas donner l'air d'en profiter, comme certains résistants qui demandaient des dérogations, pour les concours. J'aurais pu écrire aussi sur l'Algérie, mais j'aurais mis en danger certains Arabes qui avaient milité avec moi.

**Quand vous explorez les archives soviétiques, on se croirait chez « Tintin au pays des soviets ». Sans débrouillardise, vous n'auriez pas renouvelé la vision de la révolution...**

Au début, pendant deux mois, on ne me donnait rien. Si j'avais demandé le commerce du blé en mer Noire au XVI<sup>e</sup>, là, d'accord, mais la révolution... Et puis un beau jour, à force d'insister, on m'apporte des wagonnets, avec des sacs de télégrammes qui n'avaient jamais été ouverts. Certains étaient rédigés sur des écorces de bouleaux. J'avais là les cahiers de doléances de la révolution russe, toutes les revendications du peuple. En établissant un catalogue, j'ai compris qu'elles ne correspondaient pas aux revendications du Parti. Je tenais là le désaccord entre les aspirations d'une société et ce que les militants allaient faire. Du coup, j'expliquais l'échec de la révolution de février, je comprenais aussi les réactions négatives des paysans, des cheminots, lors de la révolution d'Octobre et tout ce qui s'est ensuivi. Ces archives ont bouleversé ma vision de l'histoire. Elles m'ont permis ensuite de décrypter le bureaucratisme à la soviétique. Mais il a fallu parfois ruser, surtout pour avoir accès aux archives du Parti : j'avais noyé ma demande, quasi

# écoutés par les politiques »



**1924** Naissance à Paris.

**1946** Suit les cours de Fernand Braudel.

**1967** « La révolution de 1917 » (Aubier).

**1968** « La Grande Guerre: 1914-1918 »

(Gallimard).

**1977** « Cinéma et

histoire » (Denoel).

**1981** « Comment on raconte l'histoire aux enfants à travers le monde entier » (Payot).

**1987** « Pétain »

(Fayard).

**2002** « Les tabous de l'histoire » (NiL).

**2007** « Le ressentiment dans l'histoire » (Odile Jacob).

**2011** « La faucille et le drapeau. Le XIX<sup>e</sup> siècle » (Plon).

illisible, dans un document de 30 pages qu'ils ont avalisé.

**Aujourd'hui, les historiens étudient-ils d'assez près les revendications de la société française ?**

Quelqu'un comme Jacques Marseille a bien expliqué les dérapages de la vie économique, les gaspillages de l'Etat, les jeux de pression entre les différents lobbys. Mais la parole des historiens n'est pas écoutée par les politiques. Par contre, le grand public suit nos conférences avec un grand intérêt. On n'a jamais eu autant de monde. Sans doute à cause du désaveu du discours politique, où les contours entre gauche et droite se perdent dans le flou. Les gens se retournent vers nous. Quand j'ai fait des conférences lors de campagnes présidentielles, il n'y avait personne, quand je les fais en mon nom propre, les salles sont pleines.

**Vous désapprouvez le projet de la Maison de l'histoire de France...**

J'ai été très longtemps secrétaire de la revue des *Annales*. C'est un mouvement qui s'est voulu indépendant de l'Etat, de toute forme de pouvoir. Comment voulez-vous que je sois pour cette maison issue d'une volonté politique ? A Meaux, par contre, pour le futur musée de la Première Guerre, il n'y a pas eu le début d'un commencement d'intervention politique. La

meilleure preuve que cela marche, c'est qu'on n'en parle pas. **Vous avez ouvert l'histoire au champ des images, des archives visuelles. Comment s'est passée cette découverte ?**

Au début, une commande. En 1964, l'ORTF me demande de travailler pour un documentaire sur la Grande Guerre. Je n'avais même pas la télé. Je trouve un document choc : l'armistice fêté par les Allemands, comme s'ils avaient gagné. Cet enthousiasme explique ensuite la colère des Allemands, quand ils ont connu les clauses de l'armistice. L'image montrait en force ce que l'histoire écrite mentionnait à peine. Ensuite, j'ai découvert les images françaises et anglaises sur les manifestations de Petrograd en 1917. Et là, je vois qu'il n'y a pas d'ouvriers dans les cortèges. Des soldats, des femmes, des nationalités, mais pas d'ouvriers. Les images mettaient en question la vulgate révolutionnaire et j'ai développé l'idée d'une contre-analyse de l'histoire grâce aux images, documentaires ou films de fiction.

**A la suite de votre biographie de Pétain, vous aviez écrit le scénario du film, réalisé en 1990 par Jean Marbeuf. Comment expliquez-vous la frilosité du cinéma sur cette période, l'absence, par exemple, d'un film sur Laval ?**

Les gens ne vont pas les voir.

**Mais ils viennent aux conférences des historiens...**

Parce qu'ils peuvent exprimer leur avis, un avis que le savoir des historiens ne modifie que rarement. Les opinions en histoire sont fortement ancrées dans la tête des gens. Notre rôle, au fond, est très réduit, décevant. Néanmoins, les historiens sont là pour contrer la monstruosité de contre-vérités. On a mis fin au mythe de l'inexistence des chambres à gaz. On a mis fin aux lois mémorielles...

**Quels autres mythes vous hérissent-ils le poil ?**

La méfiance, la méconnaissance de la Russie, à droite comme à gauche. Toute la période aussi de l'Occupation, qui ne passe pas. Prenez la défaite de 1940 : beaucoup de gens croient que c'est la faute du Front populaire, qu'on n'avait pas d'avions, pas de tanks. Faux, archifaux, mais ce mythe reste bien ancré. Par ailleurs, il y a quarante ans, on passait Vichy sous silence. Aujourd'hui, on en viendrait à oublier que les Allemands ont occupé la France.

**Sur Google, l'affaire DSK est le deuxième événement du XXI<sup>e</sup> siècle le plus cité, après le 11 septembre 2001. Comment l'historien analyse-t-il cette frénésie ?**

Il y a l'homme blanc, riche, contre la femme noire, pauvre. Tout se croise à l'ère de la mondialisation : la lutte des classes, la solidarité des femmes, l'odeur de scandale. En plus, les Etats-Unis, qui ont des choses à se reprocher sur le plan racial, peuvent faire la leçon au pays des droits de l'homme. Voilà d'ailleurs un autre mythe : on a peut-être inventé les droits de l'homme, mais on ne les a pas défendus plus qu'un autre pays ■